

## Les appellations gasconnes et basques du coq et du chat

Selon Gilliéron, \**gat* < *gallu* au sens de coq en gascon a été éliminé du lexique et remplacé par des substituts respectivement issus de *pullu*, *phasianu* et *vicariu* parce que si le terme avait survécu, il se serait rencontré avec *gat* < *gallu* = chat, d'où une homonymie évidemment intolérable en milieu rural. Il est curieux de noter qu'apparemment personne ne s'est posé la question de savoir pourquoi c'est le nom latin du coq qui avait été éliminé, comme d'ailleurs en français, et non pas le nom du chat, ce dernier animal étant de beaucoup le plus rarement attesté dans nos gisements archéologiques d'époque romaine et même du haut Moyen âge. Mais passons sur cette anomalie qui pourrait peut-être, probablement à tort, paraître secondaire.

Dans la perspective gilliéroniste, les considérations suivantes s'imposent:

1.° Il faudrait en premier lieu être assuré que la convergence des traitements romans de rom. *-ll* et de rom. *-tt* est absolue: des auteurs l'ont contesté, ainsi G. Millardet lorsqu'il écrit qu'en Béarn «il est possible que rom. *-t* < lat. *-t* ne se soit jamais confondu avec *-t* < *-ll*»<sup>1</sup>.

2.° Il devrait se manifester une coextensivité parfaite de l'aire à croisement phonétique virtuel et de l'aire d'emploi des succédanés de lat. *gallu*. Or ce n'est pas le cas. En effet:

a) *pullu* déborde largement en Occitanie, hors du domaine gascon, et singulièrement en Languedoc où le croisement phonétique *-t* < *-t* avec *-t* < *-ll* est impensable;

b) inversement en gascon pyrénéen et en béarnais, chat se dit partout *gat*<sup>2</sup> alors que *gallu* aurait débouché ici soit sur *gatch*, soit sur *gath*, toute possibilité d'amphibologie étant dès lors exclue: pourtant ni dans les Hautes-Pyrénées ni en Béarn *gallu* = coq n'est attesté. On trouve seulement *galh* et *gálhou*<sup>3</sup>. Et de *galh* on ne saurait remonter à *gallu*:

1 GEORGES MILLARDET, *Etudes de dialectologie landaise* (Toulouse, Edouard Privat, 1910), p. 166, note 5.

2 *Atlas linguistique de France*, pl. 250.

3 Sur *-ou* posttonique en gascon. v. *Bull. de la Soc. archéol. du Gers.* 3.° trimestre 1967, p. 355 et suiv.

3.° Dans l'esprit de Gilliéron l'élimination de \**gat* = coq par *gat* = chat, en réaction à un état devenu pathologique de la langue, constitue une manière de thérapeutique. Mais alors on s'étonne que cette thérapeutique s'avère à peu près aussi périlleuse que le mal, puisqu'elle entraîne à son tour des états secondairement pathologiques, en l'espèce l'homophonisation, dans l'extrême sud du Gers et au nord des Hautes-Pyrénées, du représentant gascon de *pullu* et du représentant gascon de *puteu* = puits (sous la forme *pout*)<sup>4</sup> en même temps que la bisémantisation de *vicariu* et de *phasianu*.

4.° À ce dernier argument on objectera sans doute que ces amphibologies à la deuxième puissance sont moins gênantes que la précédente et l'on aura raison de faire cette objection, car en fait une homophonie ou, ce qui revient exactement au même, une bisémie ou une polysémie ne sont gênantes de façon effective, donc à éliminer ou à pallier, que si le contexte usuel s'y prête. S'il en était autrement il n'existerait aucun homonyme dans aucune langue et toute possibilité de se livrer à des calembours (*lesquels, ramarquonsle au passage, ne trompent jamais personne*) serait d'avance exclue. Pour qu'il y ait recours à un correctif, il faut que l'ambiguïté soit intolérable: sinon *leytoun* = laiton et *leytoun* = petit-lait, pour ne citer que cet exemple entre mille, ne pourraient pas coexister paisiblement dans le Gers comme c'est pourtant le cas. À l'ordinaire l'audition de la phrase entière nous rend explicite la manière dont il faut interpréter le signe audible, par exemple *sē* (*sain, saint, sein, seing, cinq*, etc.). Parfois même l'adjonction d'un seul mot suffit (*blanc-seing, cinq minutes, saint Martin*, etc.). Et ceci pour la raison fort simple que si notre oreille perçoit des sons relativement isolables, notre conscience, en cela radicalement différente d'un magnétophone, transcende les phénomènes physiques et physiologiques tant par la mémoire que par la prospective et restitue sous chaque terme le concept adéquat en référence au contexte.

5.° Le domaine où l'amphibologie est à la fois la plus fréquente et la plus gênante est incontestablement celui de l'onomastique: or c'est précisément en ce domaine que le recours à la substitution s'avère le plus rare, à supposer même qu'il en existe un seul exemple exclusivement provoqué par une telle conjoncture. Lorsqu'à la fin du Moyen âge il devient obligatoire de recourir à un procédé distinctif des anthroponymes usuels, on y ajoute un surnom, plus tard mué en patronyme. Le cas échéant on superposera encore

4 Phénomène rendu évident par la superposition des planches 542 et 930 de *l'ALG* (*Atlas linguistique de Gascogne*). Au jeu de la superposition, on trouverait bien d'autres exemples. Quant aux faits de polysémie, ils sont nombreux en gascon et innombrables en basque.

Mais de ceci il ne faudrait pas induire que l'homme est incapable de remédier à une éventuelle ambiguïté de la langue: ainsi les français opposent *roman* à *romain*, les espagnols *románico* à *romano*, etc.

au tout un sobriquet. De même en toponymie: *Vic-Fézensac* et *Vic-Bigorre*. Mais d'élimination radicale suivie de substitution, pas trace, sauf en période révolutionnaire et alors pour des motifs purement politiques, non phonétiques.

Ce procédé additionnel est largement attesté dans la langue commune elle aussi: ainsi dans gasc. *gat-esquirou* (écureuil), *gat-loup* (lynx), *gat-put* (putois), etc. On a également recours à la dérivation (*galbastre* = gros coq). Pourquoi le coq seul en Gascogne ferait-il exception à la règle? Alors que *boup* = renard, qui présentait précisément cette double et rassurante particularité de n'offrir pour un seul concept qu'un seul signe, est aujourd'hui évincé de la majeure partie de notre domaine. Bien mieux, au rebours de la thérapeutique, on voit naître en gascon des croisements que la phonétique n'imposait pas *a priori* de façon absolument impérative, comme *brespo* < *vespa* x *brespo* < *vespera*.

6.<sup>o</sup> De fil en aiguille on en vient ainsi à se demander si *gallu* = coq a été réellement éliminé du vocabulaire gascon. Car cet étymon à vocation amphibologisante, où est-il? En connaît-on dans le Sud-ouest un seul exemple? Que si l'on considère objectivement les représentants gascons les plus proches du thème (et ils sont fort nombreux), tous nous ramènent non pas à *gallu*, mais à \**galliu*, postulé ailleurs par occ. *jalh*, par fr. *perdrinx-gaille*, par prov. *galhet*, par sic. *gaggyu*, etc. (\**galliu* étant à *gallu* ce qu'est \**pulliu* à *pullu*). Et *galh*, effectivement attesté en gascon (surtout en gascon ancien) comme *gálhou*, ne peut pas plus se confondre avec *gat* = chat que *malh* avec *mat*<sup>5</sup>.

7.<sup>o</sup> Que *pullu* ait concurrencé *gallu* ou \**galliu*, rien d'étonnant à cela: le phénomène remonte haut (*pullus* = poulet dès l'Antiquité et *pullicenus* = toujours poussin). De son côté *phasianu* présente avec *gallu* une vague parenté sémantique: le faisan d'Occident, parfois appelé d'ailleurs *coq-faisan*, ne diffère du coq de ferme que par des caractères très secondaires, comme l'absence de crête ou de pendeloques. Quant à *vicariu*, il n'a rien à voir dans ce cas d'espèce, contrairement à ce qu'a cru W. von Wartburg, avec le vicaire. Ayant beaucoup étudié le thème du coq dans la littérature et les traditions populaires<sup>6</sup>, je n'ai trouvé nulle part la moindre trace d'une telle association, laquelle relève de l'imagination des savants, non de l'affabulation ou de la malice populaires. D'ailleurs en gascon vicaire se dit *bicari* ou *becari*, calque transparent du latin ecclésiastique (cf. basq. *bikari*, *-rio*) et non *begué* ou *beguey*. Par ce dernier terme on entend un *viguié*, lequel porte un chaperon à crête ou à la coquarde, rouge comme la crête d'un coq. C'est en vertu de ces analogies plus ou moins superficielles qu'on aura substitué ici ou là *phasianu*

5 Cf. les dérivés *galhás*, *galhastrá*, *galhat*, *galhero*, *galhet*, *galhí*, etc.

6 H. POLGE, *L'irrationnel dans l'histoire* (Auch, Imprimerie Bouquet, 1969), chapitre consacré au coq gaulois, texte et notes.

et *vicariu* à \**galliu* ou à *pullu*. Et, du moins en ce qui concerne *phasianu*, la chose n'est pas propre au gascon <sup>7</sup>.

8.° La preuve en est que le verbe *cocher* se dit en gascon *galbí*, *pouri* ou *poutí* <sup>8</sup>, mais que nous ne trouvons nulle part mention de dérivés identiques construits sur *vicariu* ou *phasianu* <sup>9</sup>. D'où l'on peut inférer que ces deux derniers substituts sont relativement tardifs.

9.° Cette dernière hypothèse est corroborée par l'histoire. Le viguier à coquarde n'est pas antérieur aux derniers siècles du Moyen âge et le faisán n'est relativement répandu en Europe que depuis les Croisades. S'il en était autrement, lat. *phasianu* aurait été traité phonétiquement, -*sy-* passant à -*ys-* <sup>10</sup> et non à -*j-* ou à -*s-* (*haján*, *hasán*, etc.). D'où il y a lieu de conclure que *vicariu* et *phasianu* sont intervenus trop tard pour constituer le cas échéant les produits de remplacement imaginés par Gilliéron: lorsqu'ils devinrent en fait disponibles, les jeux de la phonétique étaient faits et on ne peut donc les considérer comme tels qu'en admettant une cause produisant des effets différés des siècles durant, ce qui est absurde.

\* \* \*

Quoi qu'il en soit, *gallu* = coq n'a pu se croiser phonétiquement avec *cattu* = chat pour la raison fort simple que l'étymon à prendre ici en considération est \**galliu* et non *gallu*. Si ces deux termes avaient été en Gascogne les seuls étymons possibles des appellations respectives du coq et du chat, il n'y aurait jamais eu de croisement phonétique: on aurait respectivement débouché sur *galb*, forme attestée, quoique devenue rare, et *gat* ou *cat*. Mais le problème est un peu plus compliqué du fait que *pullu* a concurrencé *gallu* dès l'Antiquité classique. Dans le Sud-ouest, la chose nous est confirmée par le basque.

Antérieurement aux contacts romains, les basques ne connaissaient vraisemblablement ni la tuile, ni la brique cuite, ni l'huile, ni les chaises, etc. Il est vraisemblable aussi qu'ils ne connaissaient ni la poule d'élevage ni le chat, qui n'ont été introduits que tard en Occident. La poule ne fait son apparition en Grèce qu'au temps des Guerres médiques et le chat n'est sans doute pas antérieur, chez nous, au I<sup>er</sup> siècle de notre ère. La linguistique reflète cet

7 DU CANGE, *Gloss. mediae et infimae latinitatis*, v.° *phasianus*: "id est gallus. Cognomen erat Johannis XIX papae... Notum est gallum gallinaceum a veteribus nonnullis phasianum dictum fuisse".

8 Cf. la série gasconne en référence au thème sémantique "saillir": *cabari* (étalon), *bouqui* (bouc), *tauri* (taureau), *berri* (verrat), *gesti* ou *cagni* (chien), *marrí* (béliér), *auquí* (jars), etc.

9 Dans le secteur actuel *phasianu*, *cocher* se dit *amourá*.

10 Cf. gasc. *baysá*, *gleyso*, etc. < lat. *basiare*, *ecclesia* (ce dernier terme pourtant forcément assez tardif puisque référant au latin ecclésiastique).

état de choses: les noms basques du chat (*katu, gatu, gathü*, etc.) sont de transparents emprunts dont personne ne saurait contester sérieusement l'exogénéité. Il en est sans doute de même de basq. *oilo*, qu'il faut rattacher à lat. *pullu* (pour le traitement de l'initiale cf. *ostiko* < *posticu*).

Considérons en effet les appellations béarnaises du coq dans le secteur circonvoisin du basque: partout (ALG. 2.542) on relève *hasá* ou *hasán*, termes de remplacement dont nous avons démontré le caractère tardif, impliqué à la fois par l'histoire et par la phonétique. Considérons aussi les appellations de la poule (ALG. 2.434) et du poulailler (432): dans le premier cas *gallina* (nord) concurrence *pulla* (reste du domaine béarnais); dans le second, *pulla* est le seul thème attesté. On peut donc admettre qu'en ces parages *pullu* a constitué vers la fin de l'*Imperium* un étymon bien implanté dans la région et qu'il n'y aurait pas lieu de s'étonner de le retrouver chez les Basques, voisins immédiats des Béarnais. Toujours dans les mêmes parages romans, \**gath* ou \**gatch* = coq est inattesté mais non *galb* qui, nous l'avons dit déjà, postule \**galliu* et non *gallu*.

La conclusion s'impose, puisque tous les éléments du puzzle, historiques, aréologiques et phonétiques sont convergents: le croisement \**gat* < *gallu* = coq avec *gat* < *cattu* = chat est un mythe. Si ici *hasán*, ailleurs *begué*, se sont substitués à lat. class. *gallu*, c'est en vertu des mêmes raisons qui ont fait préférer *coq* à *jal* en français moderne ou *perro* à *can* (sans concurrent phonétique pourtant) en castillan contemporain. La vérité est que le problème est d'ordre psychologique, non purement phonétique.

De proche en proche nous en arrivons ainsi à nous poser la question de la validité du système, universellement admis, en vertu duquel un croisement phonétique, générateur d'homophonisations gênantes, peut effectivement entraîner à lui seul des éliminations lexicales et, par voie de conséquence, des substitutions quant au vocabulaire. N'est-il pas notable en effet qu'on explique en français l'adoption du cultisme *estimer* au lieu de \**êmer* < *esmer* < *aestimare*, par un croisement avec *aimer* < *amare*, alors que le même phénomène se retrouve en castillan ou en catalan, c'est-à-dire dans des langues où un tel croisement phonétique est inattesté? <sup>11</sup>.

H. POLGE

\* \* \*

Desde los trabajos de Gilliéron, la mayoría de los lingüistas admiten que un cruce fonético de vocación anfibologizante puede ser generador de una

<sup>11</sup> Le lieu n'est pas ici de reprendre entièrement le problème des croisements phonétiques générateurs d'amphibologies elles-mêmes génératrices d'éliminations lexicales,

eliminación léxica seguida de sustitución. El ejemplo más frecuentemente citado en apoyo de esta doctrina se refiere a las denominaciones gasconas del gallo y del gato, denominaciones que, por otra parte, se han estudiado indebidamente sin tener en cuenta sus homólogas vascas. En realidad, de un examen atento y detallado de los hechos se desprende que uno de los términos a tomar aquí en consideración no es *gallu*, que hubiera podido efectivamente cru-

mais en s'en tenant strictement au plan des faits, et non de la doctrine, on ne pourra s'empêcher de relever que:

1.º on relève des cas de croisements phonétiques générateurs d'amphibologies, mais non d'éliminations lexicales, que la phonétique livrée à ses seules ressources aurait aisément évités: ainsi fr. *dé* < \**ditale* x *dé* < *datu*;

2.º innombrables sont les termes homophones qui ont aisément survécu (lat. *jus* = droit et *jus* = sauce; gasc. *roumigá* = geindre et *roumigá* = fourmilière; cast. *me siento*, qui peut représenter *sentarse* comme *sentirse*; fr. *lyre* et *lire*; angl. *yoke* et *yolk*, etc.);

3.º en fait une homophonie nouvelle n'est pas plus gênante qu'une polysémie ancienne (bisémie de fr. *bière* ou *rue*) et la polysémie est chose banale en gascon et plus encore en basque;

4.º s'il existe des croisements phonétiques non générateurs d'éliminations lexicales, on notera qu'une foule de termes du latin classique ont disparu (cf. *Romanisches etymologisches Wörterbuch*) que ne menaçait en rien un croisement virtuel;

5.º les croisements phonétiques les plus nombreux ne sont pas ceux qui affectent un mot et un autre mot, mais ceux de nature syntactique (cf. fr. *les preux* et *lépreux*; *la rène*, *la reine* et *l'arène*; *l'amarre* et *la mare*; *lavoïr*, *l'avoïr* et *la voir*; *un neuf* et *un oeuf*; *hors-d'eau* et *ordo diocésain*, etc., etc.) qui survivent aisément;

6.º La raison en est que le sens d'un terme polysémique ne se fixe que dans un contexte. Il n'y a guère d'ambiguïté possible que lorsque le mot, chose rare, est isolé. Par exemple si j'entends dire que Somerset Maugham a écrit une pièce intitulée *Constance*, je ne peux savoir *a priori* s'il faut entendre par là la vertu de constance ou un prénom féminin homophone, mais à peine la pièce est-elle commencée que la seconde hypothèse s'avère la bonne. et dans la phrase "je vais à Rome", personne n'entend "*arôme*" ou "*à rhum*";

7.º on aimerait trouver des témoignages de grammairiens anciens, contemporains d'un fait d'élimination lexicale par suite d'une homophonisation, qui en portent le témoignage et de tels témoignages, on n'en trouve guère;

8.º la raison en est que la surdiscrimination s'opère non par élimination, mais, comme il est normal, par modification du contexte qui précise le sens d'un mot à large éventail sémantique: ainsi nous distinguons la poule d'Inde de la poule ordinaire (d'élevage), quitte à ne conserver ensuite que le mot *dinde*: en Gascogne il est probable que les termes de *hasán* et *begué* ont été précédés d'un stade du type "coq-faisan" ou "coq-viguié" qui désignait probablement une espèce un peu particularisée;

9.º une élimination lexicale ne doit pas être examinée d'un point de vue étroit, mais replacée dans son ensemble naturel, en confrontation soit avec d'autres langues, soit avec des mots de la même catégorie. Par exemple en castillan moderne *estimar* a remplacé *asmar* comme en français *estimer* a remplacé *esmer*: les phénomènes sont évidemment parallèles et il est donc imprudent d'expliquer en français l'élimination d'*esmer* par croisement avec *aimer* puisque dans des conditions phonétiques différentes on retrouve la même chose en Espagne. De même on est tenté d'expliquer l'élimination de fr. *peuple* = peuplier par suite du croisement avec *peuple* au sens usuel actuel. Mais c'est oublier que les noms d'arbres réduits à l'état monosyllabique ont tendance à se ré-étouffer, indépendamment de tout croisement phonétique: ainsi *tilleul* est aujourd'hui préféré à *til* et *ormeau* plus courant qu'*orme* (cf. *millet* de plus en plus préféré à *mil* ou *rayon* à *rais*, etc.);

10.º la véritable conséquence du croisement phonétique, c'est le calembour dont nous avons dit déjà qu'il *ne trompe personne*, ce qui est hautement significatif. Eventuel-

zarse con *cattu*, sino *galliu* \*, forma incruzable. En cuanto al gasc. *begué* o *beguey*, no significa «vicario», sino «veguer» y es, pues, inútil buscar en los temas de la imaginación popular una relación conceptual cualquiera entre el gallo y el vicario. De lo dicho se sigue que el cruce sugerido por Gilliéron, pero históricamente improbadado, no es más que un nuevo ejemplo de lógica retrospectiva y que es por lo menos imprudente explicar una eliminación léxica por un cruce fonético sin haber antes efectuado un estudio minucioso y exhaustivo de los hechos contextuales, etiología general, geografía dialectal, lingüística comparada, etc.

llement aussi on en tire des symboles: les faïenciers de Nevers usaient jadis, comme marque de fabrique, d'un *noeud vert* et *Le Rhône sculpté à Lyon* par Coustou s'appuie non sur une urne, conformément à l'iconographie traditionnelle, mais sur un *lion*, etc;

11.º de ceci il ne faudrait pas induire que nous sommes dans l'incapacité d'agir sur la langue que nous parlons (cf. *Bull. de la Soc. archéol. du Gers*, 3.º trim. 1969, p. 345, article que j'ai imprudemment basé sur l'exemple, suggéré par Gilliéron, du croisement \**gat* = coq avec *gat* = chat et ceci faute d'avoir repris le problème à la base). En fait les archéologues du siècle dernier ont su créer des termes nouveaux (*art roman*) ou leur affecter un sens inédit (*art gothique*) et dans les déclinaisons latines des formes comme *artubus*, de *artus*, ou *filibus*, de *filia*, répondent probablement à la volonté d'éviter des amphibologies effectivement gênantes, mais de ces ambiguïtés ne résulte nullement, au contraire, une élimination de vocable.

